

LEDEVOIR

Chloë Rolland: ce que les lieux révèlent de nous



Photo: Adil Boukind Le Devoir L'autrice Chloë Rolland sort son livre «C'est ton carnage, Simone»

Anne-Frédérique Hébert-Dolbec

Publié et mis à jour le 22 juin

Lire

Le quartier de Griffintown (https://www.ledevoir.com/motcle/griffintown?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=corps_texte), longtemps port d'attache d'une importante communauté ouvrière irlandaise, connaît depuis près d'une dizaine d'années une profonde mutation. En ce chaud après-midi de juin, alors que *Le Devoir* y a rendez-vous avec la primo-romancière Chloë Rolland, le vaste territoire de 84 hectares — aujourd'hui délimité par l'autoroute Bonaventure, le boulevard Georges-Vanier, la rue Notre-Dame et le canal de Lachine — gronde sous les marteaux-piqueurs qui donnent naissance à une énième nouvelle tour d'habitation.

Chloë Rolland a assisté aux balbutiements de ces grands bouleversements, au début des années 2010, alors qu'elle travaillait au Vieux-Port de Montréal. « Je suis très intéressée par ce qui unit les gens aux lieux. Griffintown me semble un quartier sans autre équivalent dans la métropole. On n'a pas construit par-dessus jusqu'à ce que ce ne soit plus accessible au commun des mortels, comme on a pu le faire avec le Plateau-Mont-Royal, par exemple. Il a été complètement rasé, pour bâtir quelque chose d'international, qui ne ressemble à rien de ce qu'il y avait avant. Par le fait même, on a effacé et fait abstraction d'une mémoire. D'autant plus que les gens ont déserté le quartier. La plupart ne se sont pas battus pour garder leur maison et leurs souvenirs. On a construit un endroit sans histoire. »

Avec son premier roman, *C'est ton carnage, Simone*, l'écrivaine a donc souhaité restituer par la fiction une partie de cette mémoire, en donnant voix à quatre personnages — Simone, Béatrice, Lola et Max — qui voient leur résidence et leur commerce acculés d'un avis d'éviction, et sont contraints de quitter les lieux où ils ont grandi ou investi leur vie et leurs économies.

Une genèse complexe

Simone habite un vieil immeuble qui abrite un ancien club de boxe dans lequel elle s'entraîne quotidiennement, crachant sa hargne sur les sacs de sable. Les heures de défoulement sont comptées, alors que sa propriétaire, Jackie, vient juste de signer les papiers de vente de la bâtisse. Un jour, elle reçoit la visite de Louis, un gamin avec qui elle a grandi et a appris les rudiments du sport de combat. Devenu aveugle, Louis la prie de l'aider à s'entraîner, afin qu'il puisse remonter dans l'arène et soumettre les adversaires que met son carnassier de père, ancien gérant du club recyclé dans les arts martiaux mixtes, sur son chemin.

Après quelques mois, constatant que l'entreprise est vouée à l'échec et que le père de Louis finira par le tuer, Simone refuse de poursuivre les combats. Le même soir, Louis se dirige vers la glace à peine gelée du fleuve, dans le Vieux-Port, et disparaît dans les eaux.

Un an plus tard, la soeur de Louis, Béatrice, reçoit des messages mystérieux de la part de Simone, qui promet de lui dévoiler la vérité au sujet de son frère. Peu friande à l'idée de reconnecter avec une famille qu'elle a tenté par tous les moyens de fuir, Béatrice souhaite tout de même éclaircir la situation en se réfugiant, lorsque ses enfants sont chez leur père, dans un petit hôtel de Griffintown. Elle y fait la rencontre des propriétaires, Lola et Max, qui y accueillent les visiteurs en plus d'y gérer une pharmacie personnelle. Alors que l'hôtel devra bientôt fermer ses portes, les trois

nouveaux amis s'unissent pour affronter Simone.

C'est un fait divers qui a d'abord mis Chloë Rolland sur la piste de son histoire. « En 2010, un homme est disparu après être descendu sur la glace du Vieux-Port, un soir d'hiver. J'ai voulu imaginer son destin. Après, l'idée de l'hôtel m'est apparue. J'ai ensuite placé mon histoire dans l'univers de la boxe, un sport que j'ai pratiqué pendant quelques années, et qui expliquait pourquoi le personnage de Louis pouvait vouloir se mettre en danger. Depuis 2014, j'ai écrit au moins sept versions différentes du roman, qui a pris du temps à se préciser. »

Le livre, narré par deux voix, et qui se déroule sur deux temporalités distinctes, est aussi complexe que sa genèse. Cette forme non conventionnelle renforce la tension du récit, alors que le lecteur attend avec hâte une résolution qui adviendra seulement à la jonction des deux narrations.

« C'est l'histoire que je voulais raconter qui a imposé la forme. Pour que Béatrice cherche son frère, il fallait que Simone soit impliquée à un moment différent. J'ai fait des plans avec des dates. Le travail d'édition m'a beaucoup aidée à épurer le texte, à rendre le tout cohérent et à faire en sorte que chaque chapitre informe la progression du récit. »

Deux apocalypses

Un autre défi d'écriture a consisté à donner voix à Simone, à habiter et à transposer cette énergie négative, qui puise sa source dans la colère, la rage et la vengeance. « C'était difficile parce que je n'ai pas nécessairement cette énergie en moi. Mais j'ai compris que c'était pour elle une manière de reprendre le contrôle sur sa vie. Elle fait le choix de la violence, car c'est tout ce qu'elle a connu, mais on la sent toujours tirillée par son besoin de tendresse, son élan vers la vie. C'est sûr que les personnages féminins qui font ça sont plus rares et sont plus difficiles à accepter. Mais pour elle, il y a une forme de rédemption dans la destruction », précise l'autrice.

Cette lente montée vers le carnage de Simone reflète dans la narration l'apocalypse en cours à Griffintown, dont la façade et l'âme en démolition s'inscrivent en symbiose avec l'état d'esprit des personnages. « Nous sommes plus connectés avec les lieux que nous le pensons. Si le quartier n'avait pas été anéanti, peut-être que Simone aurait continué sa petite vie, à se détruire les mains sur son sac de boxe, mais quand le monde qui t'entoure change, ça donne souvent le coup de semonce nécessaire à une mise en action. »

Alors qu'un quartier disparaît en emportant avec lui les voix, les expériences et les histoires de ceux qui l'ont habité, Chloë Rolland épouse par sa narration cette irrésolution, laissant beaucoup du destin de ses personnages en suspens. « Je trouve que ça ressemble beaucoup à la vraie vie. L'irrésolution rappelle que tout part de malentendus, d'un manque de communication. Parfois, on préfère rester dans les fictions qu'on se raconte plutôt qu'affronter la vérité. » Une tendance individuelle qui se reflète dans nos récits collectifs.